

LA MER ET LA MUSIQUE.

Par Yseult GRISAR-VAN DYCK.

Dans un congrès international de la mer, il est juste de considérer les rapports entre la mer et la musique.

Ce rapport est très étroit, car la grande voix de la mer est la voix primordiale, antérieure à tout son terrestre. Elle est par essence, rythme. Elle fut dès l'origine, « quand l'Esprit planait sur les eaux ». Elle fut le premier bruit, le premier rythme, le premier chant.

Dès lors, il est naturel qu'elle soit la grande inspiratrice des musiciens, de ceux qui, comme elle, vivent d'infini. Là où les mots finissent, la musique commence. Comme la mer, elle ne ment pas, mais elle ensorcelle, elle envoûte et celui qui est possédé par la musique est semblable à celui que possède la mer.

Dans sa plainte éternelle sont tous les chants du monde. La mer et la musique expriment l'inexprimable. Celui qui a eu le bonheur d'entendre et d'écouter très jeune ces deux voix est un grand privilégié.

Comment énumérer les œuvres directement inspirées par la mer ? Elles sont légion. Sitôt que la musique est devenue descriptive — il y a de cela à peine un siècle et demi — dans les mélodies, les opéras, les poèmes symphoniques, beaucoup de compositeurs ont chanté la mer. Même Beethoven qui ne l'a jamais vue, l'a chantée dans une mélodie peu connue « Le calme de la mer », sur le même texte de Goethe qui a inspiré à Mendelssohn une de ses plus belles pages.

Plus près de nous, Claude Debussy, Ernest Chausson, Paul Gilson, Jan Blockx, Louis Mortelmans ont évoqué la mer d'une manière magnifique.

Il appartenait au grand génie que fut Richard Wagner de la décrire avec cette puissance d'évocation qui se manifeste dans toute son œuvre.

D'abord à vingt-deux ans, dans l'ouverture du « Vaisseau fantôme », il traduit en musique la fureur de la mer d'une façon si définitive qu'aujourd'hui encore, il n'est pas de tempête au cinéma qui ne s'accompagne de ces quintes furieuses et de ces chromatiques hurlantes devenues tout à fait classiques.

C'est dans une horrible traversée sur la Baltique, vers 1835, que la tempête lui inspira cette formidable ouverture. Un rythme implacable, continu, domine tout, entraîne tout dans des tourbillons d'écume et des trombes d'eau qui ruissent de toutes parts. Les sifflements du vent, le fracas de tous les éléments déchaînés sont fixés là dans une fresque immortelle.

Le pendant de ce chef-d'œuvre maritime, Wagner ne le créera que bien plus tard, dans la force de sa maturité, et c'est le prélude du troisième acte de « *Tristan et Yseult* ».

Ce n'est plus là l'océan furieux du « *Vaisseau fantôme* ». C'est le berçement sans fin de la mer sans limites, la vague qui sans cesse renaît pour mourir et meurt pour renaître. C'est ici la mer synthétisée, deux infinis en présence : la douleur humaine et la plainte des vagues.

Aucun autre art, aucune parole ne sauraient exprimer « cela » comme ces quelques mesures. C'est à la fois simple et déchirant et on ne sait plus, en l'entendant, si c'est la musique qui est la mer ou si c'est la mer qui est la musique.
